

Chaque chambre contenait deux lits, deux armoires en bois, un lavabo, une table et deux chaises. Les vitres étaient neuves, en PVC blanc. Par contre, les sanitaires collectifs n'étaient pas terribles : seuls trois cabinets de toilette étaient fonctionnels, un autre hors d'état de marche et le dernier avait la porte défoncée.

La chambre dans laquelle j'arrivai était déjà occupée par un pensionnaire prénommé Michaël. Ce jeune homme timide, presque perpétuellement apeuré et au visage infiniment triste me choqua tout de suite par son extrême maigreur. Je ne fus donc pas surpris d'apprendre deux semaines plus tard l'évacuation en urgence de ce sympathique compagnon à l'Hôpital militaire le plus proche. Il venait de faire un grave malaise qui faillit lui coûter la vie.

En fait, je le sus plus tard, sa maigreur était causée par une anorexie mentale apparemment déclenchée par les classes qui furent un peu trop rudes pour lui. Michaël était tout simplement en train de mourir de faim.

Après cet incident, je fus convoqué par le sergent responsable de mon bâtiment. Il m'expliqua toute l'histoire avant de m'accuser ouvertement de non-assistance à personne en danger. Selon lui, j'aurais dû détecter le mal-être de mon camarade de chambre et en informer les autorités. M'accuser si vertement fit naître en moi un profond sentiment d'injustice exacerbé par l'interdiction de me défendre. Toute réponse ou explication était sanctionnée par une menace de punition pour insolence. Je fus donc obligé de subir cette calomnie en silence, sans rien ajouter.

Pourtant, si j'avais pu m'expliquer, je lui aurais demandé qui pouvait le mieux se rendre compte de la lente

aggravation de l'état de santé de mon camarade. Moi, qui avais croisé Michaël que quelques heures le soir pendant dix jours ouvrés, ou les cadres sous la responsabilité desquels il avait travaillé huit heures par jour pendant plusieurs mois d'affilée ? Cet incident conforta l'idée que je me faisais du statut précaire de l'appelé du contingent au sein de l'armée française et du peu de cas que l'on faisait de nous.

Il me fallut quelques semaines pour me faire à l'atmosphère de la base et pour en connaître tous les dangers. Par contre, il ne me fallut que quelques jours pour repérer la fameuse BX grise du colonel. Je compris rapidement que la prudence était de mise avec cette voiture. Lorsque par malchance on la croisait dans l'artère principale de la base, il fallait se mettre au garde-à-vous et saluer. Quelquefois le colonel s'y trouvait et rendait de temps en temps le salut. D'autres fois, le chauffeur (un appelé) était seul et s'amusait d'être si bien salué. La toute première fois, je ne savais évidemment rien de cette coutume. Lorsque la voiture passa à ma hauteur, elle stoppa pour faire ensuite marche arrière. Le colonel me fit alors l'honneur de m'expliquer personnellement que je venais de commettre un crime répréhensible.

Les premières semaines furent assez oisives. Les jeunes femmes du bureau n'avaient aucun travail à me confier, étant donné que ma présence leur avait été imposée. Comme souvent dans les administrations, l'armée fonctionnait avec les appelés à l'inverse des entreprises privées : au lieu d'embaucher en fonction des besoins, elle inventait du travail en fonction des effectifs.

Entre deux bordereaux d'envoi et deux notes express, je restais souvent debout devant la grande vitre à attendre que le temps passe. De temps en temps, une de mes chefs

entrait. Me trouvant inactif, elle me confiait une tâche, n'importe laquelle. Elle m'envoyait alors à l'autre bout de la base déposer un document qui, certainement, n'était d'aucune espèce d'utilité.

Un jour, pour tromper l'ennui, je me mis à écrire une longue lettre à mes parents. J'y racontai en détail quelques-unes des aventures que j'avais vécues pendant mes classes. Ma sœur lut cette lettre et me demanda d'en raconter plus. C'est donc pour répondre à son souhait que j'entrepris la rédaction de ce qui allait devenir « Certificat de bonne conduite ». L'idée était excellente : elle m'occupait pendant quelques semaines à plein temps. Le projet était aussi très original : avait-on jamais vu un appelé du contingent raconter le service national dans ses moindres détails pendant ses heures de service, en utilisant du matériel militaire et dans un bureau situé juste au dessus de celui du Commandant de la base ?

Je commençai rapidement à taper les premières lignes de ce qui allait devenir ce récit. Je restais toutefois prudent, conscient que ce projet n'emporterait jamais l'approbation de ma hiérarchie. Le jeu consistait donc à jongler avec le traitement de texte pour ne jamais être découvert. Lorsque je me faisais presque surprendre, la gêne était perceptible :

- Ca va Coupez ?
- Oui oui Chef !
- Vous n'avez pas l'air bien ...
- Ben... Il fait juste un peu chaud...
- En cette saison, vous trouvez ? Ah bon...

Très vite, mon activité devint suspecte. Un jour, les jeunes femmes débarquèrent toutes ensemble dans mon bureau. Elles semblaient inquiètes.

- Coupez, nous avons un problème avec vous. Nous ne vous donnons pas de travail, mais vous semblez débordé.

Le peu que l'on vous donne n'est pas très marrant et on vous entend rire jusque dans le couloir. Vous pouvez nous expliquer ce que vous fabriquez ?

J'hésitai à dévoiler mon projet. Finalement, je pris mes responsabilités et leur expliquai tout de A à Z. Et c'est ainsi que dans un grand éclat de rire je fus autorisé à continuer mon activité clandestine sous couvert du Secret Défense.